

Rámon MENÉNDEZ PIDAL, *Historia de España. VIII, Los Reinos de Taifas, Al-Andalus en el siglo XI*. Espasa-Calpe, Madrid, 1994. xxii + 785 p.

Ce très bel ouvrage collectif, coordonné par Maria Jesús Viguera Molins, est divisé en huit parties, traitant de l'ensemble de la vie politique, sociale, économique, religieuse, culturelle et architecturale de ce XI^e siècle andalou.

Après un prologue de présentation de l'ouvrage (I-XXII), la première partie : *Historiographie* (p. 3-27), rédigée par Louis Molina Martínez, présente une analyse brillante des chroniques (*Daḥīra* d'Ibn Bassām, *Ḥulla* d'Ibn al-Abbār, *Bayān* d'Ibn 'Idāri, *A'māl* d'Ibn al-Ḥaṭīb, *Matīn* d'Ibn Ḥayyān), des ouvrages géographiques (al-'Uḍrī, al-Bakrī, al-Qazwīnī, al-Ḥimyarī), des dictionnaires biographiques (Ibn Baškuwāl, al-Ḥumaydī) et des mémoires de l'émir 'Abd Allāh, pouvant servir à l'histoire de ce siècle.

La seconde partie : *Histoire politique*, par Maria Jesús Viguera Molins (p. 31-129), retrace la décadence du pouvoir central omeyyade, les prétentions 'amirides et le surgissement des Taifas avec l'abolition du califat omeyyade en 1031. L'auteur présente l'émergence des « taifas » des « nouveaux » Berbères, le pouvoir des Banū Ḥammūd sur leurs « taifas » de Malaga et Algeciras, la « taifa » zīri de Grenade, celles de Carmona, Morón, Arcos et Ronda. Suivent la prise du pouvoir par les « slaves » qui proclament califes deux neveux d'al-Manšūr, quelques considérations sur leur pouvoir au Levant et la présentation des « taifas » de Tortosa, de Valence, de Dénia, des îles Baléares, d'Almeria et de Murcie, de Badajoz. Le troisième groupe, des Andalous, créera une entité andalouse et manifestera son pouvoir dans les « taifas » de Zaragoza, Valencia, Albarracin, Alpuente, Murviedo, Badajoz, Toledo, Mértola, Niebla, Huelva, Santa Maria del Algarve, Siles, Córdoba, Sevilla. La fin de ces « taifas » naîtra de la conquête des unes par les autres, de l'avancée des conquêtes chrétiennes et des conquêtes almoravides.

La troisième partie : *Les institutions* (p. 135-225), comprend quatre subdivisions. La première : le pouvoir politique, exercice de la souveraineté, de la plume de Maria Jesús Viguera Molins, est un ensemble de considérations générales sur les sources d'information traitant des institutions politico-administratives des « taifas », le souverain et ses titulatures, les fonctions et les signes du pouvoir du souverain des « taifas », l'accès au pouvoir et la légitimité. La deuxième : l'administration, du même auteur, après des considérations générales, présente les vizirs, les secrétaires, les gouverneurs et agents de ce pouvoir régional. La troisième : la justice, les cadis et autres magistrats, rédigée par Muḥammad Ḥallāf, présente le pouvoir politique et judiciaire au XI^e siècle dans les « taifas » de Córdoba, Granada, Sevilla, Toledo, Levante, Zaragoza. L'auteur détaille la titulature des cadis d'al-Andalus, leur juridiction territoriale, leur culture, leurs caractéristiques, le pouvoir et la compétence du cadi, le déroulement de sa charge, sa situation économique et les autres fonctions exercées par les cadis andalous, avant d'aborder les autres magistratures : *ṣāhib al-madīna*, *al-maḏālīm*, *al-radd*, *al-šurṭa*, *al-sūq*, *aḥbās*, *mawārīt*. La quatrième : l'armée, de la plume de Manuela Marín, analyse la composition des armées, leur nombre, l'organisation interne, la flotte, les soldats, les chefs d'armée, les diverses composantes de cette armée : Berbères, Slaves et autres, l'activité

militaire, les batailles et tactiques militaires, les expéditions, les sièges, les fortifications, les défenses des villes, les forteresses, la logistique de la guerre, les armes et les répercussions de l'activité militaire.

La quatrième partie : *L'économie et la monnaie*, développe deux thèmes, le premier, l'économie par Muḥammad Benaboud, très décevant, le deuxième, la monnaie par Alberto Canto-Garcia (p. 231-297) passionnant.

Traiter l'économie d'un pareil siècle en quelques pages, n'est pas chose facile, mais aurait nécessité plus de curiosité et de consultations d'ouvrages et de recherches ayant récemment abordé ce domaine dans un pays, l'Espagne, où des équipes de recherche se sont consacrées à la publication et à la traduction de manuscrits permettant de mieux circonscrire certaines activités agraires ou artisanales. Après des généralités, Muḥammad Benaboud aborde divers secteurs de l'économie : l'agriculture, l'industrie, le commerce. Présenter en trois pages ce qui fut la grande originalité de l'économie de cette période : la révolution agraire et la source de la richesse de l'économie de ces « taifas », me semble bien léger. D'autant que l'auteur reconnaît que dans ce domaine « los estudios actualmente en curso nos aportaron datos importantes, sobre la agricultura andalusi del siglo XI; así, el equipo de especialistas, dirigido por la doctora Expiracion Garcia Sanchez, del CSIC de Granada, esta editando y estudiando los tratados de agricultura de Ibn Ḥaġġāġ, Abū I-Ḥayr, Ibn Wāfid y al-Ṭiġnārī » (p. 236-237). On était en droit d'espérer l'utilisation de tous ces travaux des historiens, géographes, arabisants des centres de recherches de Madrid, de Grenade, de Séville et de Salamanque pour connaître les divers terroirs céréaliers, viticoles, oléicoles d'al-Andalus à cette époque, les modes de culture, les calendriers agraires, les systèmes d'appropriation des terres, les outillages et les techniques employées, la localisation des implantations des nouvelles cultures importées du Moyen-Orient : le riz dans les régions de Valence, Séville, la vallée du Segora, l'île de Majorque; la canne à sucre dans les vallées fluviales du littoral méditerranéen entre Malaga et Almeria; la culture du mûrier syrien et l'élevage du vers à soie; les nouveaux cépages acclimatés dans les régions viticoles, etc. Or de l'agriculture proprement dite, il n'est jamais question. Rien sur l'organisation et la maîtrise des eaux, rien sur les nombreux travaux de l'université de Barcelone (équipe M. Barcelo), sur les systèmes d'irrigation, la répartition des eaux et les techniques de distribution ou d'appropriation. Une consultation des dizaines d'ouvrages publiés par le CSIC de Madrid et Grenade sur les sciences de la nature, les calendriers agraires, les traités d'agronomie, les traités de botanique andalous, conjuguée au dépouillement des chroniques et des ouvrages de géographie, des recueils de consultations juridiques, aurait permis de dresser un panorama plus complet de cette agriculture et de ses débouchés. On ne peut plus s'en tenir à un exposé général sur ce thème, à une époque où il est possible, en conjuguant l'ensemble de ses travaux, de dresser non seulement des cartes des terroirs agricoles, mais de saisir les modes d'appropriation des terres, les modes de culture et les liens entre campagne et ville pour l'écoulement des produits ou leur transformation.

Prenons deux exemples : la céréaliculture et la viticulture. Sept régions sont qualifiées de céréalières par les géographes arabes : la province de Tolède; la province du Ġarb : Mérida, Badajoz, Santarem, Lisbonne; la province de Séville; le *Faḥṣ al-Ballūṭ* dans la province de

Cordoue; la Takurunna dans la province de Malaga; la province de Grenade; et dans le Šarq d'al-Andalus, les régions de Valence, Murcie, Saragosse dont certains districts sont spécialement renommés pour la qualité de leurs grains. Une étude des grains et des variétés de céréales : blé, orge, millet, sorgho, panic, seigle, riz, est possible par le dépouillement des ouvrages de botanique, les traités d'agronomie, les traités de *hisba* et de diététique qui signalent les variétés introduites d'Afrique du Nord, du Yémen ou du Moyen-Orient. La classification botanique d'Abū-l-Ḥayr al-Iṣbīlī (XI^e-XII^e s.) décrit non seulement les familles de céréales, mais les subdivise en espèces et en variétés et localise leur culture sur les terroirs andalous. De la préparation du sol, de l'entretien et de la moisson, rien n'échappe à nos géoponiciens : labour profond, labour tracté, semailles, émottage, couverture des semis, sarclage et leurs outils, battage, conservation des grains, commercialisation des céréales, c'est tout cela dont on aurait aimé être entretenu dans ce chapitre, d'autant qu'al-Andalus, ne se suffisant pas en céréales, dut développer un commerce avec l'Afrique du Nord, la Sicile et à l'époque almoravide, les ports atlantiques marocains, pour subvenir à la demande.

Le même travail aurait été possible pour la viticulture, les raisins et le vin en al-Andalus au XI^e siècle. Les terroirs viticoles sont bien attestés, les variétés de cépages peuvent être mises en évidence par l'étude de ces mêmes sources. Les noms des cépages cités par ces agronomes et botanistes andalous du XI^e-XII^e siècle ont une triple origine : ils sont formés à partir de toponymes indiquant leur lieu d'implantation (*al-qanbānī*, *al-marbāllī*, *al-munakkabī*); ils marquent aussi le plus souvent une particularité du plant : mode de culture, aspect du cep, du sarment, de la grappe (couleur, grosseur) : *al-baḡan*, *al-niḡrīn*, ou du grain (forme, grosseur, consistance) : *al-ballūṭ* (le gland), *al-ḍar'* (la mamelle), *al-muḥardal* (le grain de moutarde). Ce vocabulaire arabe des cépages andalous comprend plusieurs strates : l'une indigène, latine, appartient au fond viticole de l'époque romaine : *šaṭfūnuš* (Stephanitae), *al-lanāt* (Aminea lanata), *al-muskī* (Apianes, Muscat), *labrušk* (vitis labrusca), l'autre arabe d'origine moyen orientale : *'uyūn al-baqar* (yeux de génisse), *aṣābī' al-'aḍārā* (doigts de vierges), *al-futuḥī*, *aṣābī' al-qaynāt* (doigts des esclaves chanteuses), termes inconnus pour la plupart des vignerons latins. Ces sources permettent de suivre la préparation des sols, les modes de plantation de la vigne (vignes de secano, vignes hautes, échalas), les modes de culture viticole, les outils de la viticulture, si l'on conjugue les données des traités d'agronomie et de l'iconographie des Beatus mozarabes du X^e-XIII^e siècle, les modes de production des raisins, les vendanges et la commercialisation des raisins.

Tous les domaines de l'agriculture andalouse peuvent faire l'objet d'études approfondies, si l'on s'en donne la peine, pour proposer aux historiens du Moyen Âge autre chose que des banalités ou des généralités déjà publiées dans les ouvrages de E. Lévi-Provençal. On eût aimé trouver dans ce chapitre la qualité du chapitre rédigé par E. Garcia Sanchez, intitulé « Los cultivos en al-Andalus », publié dans l'ouvrage collectif : *El agua y la agricultura en al-Andalus* (Barcelona, 1995, p. 41-55). L'industrie n'est guère mieux lotie, de même que le commerce, il serait trop long de reprendre ces pages. Vient ensuite une présentation des impôts, des dépenses et des gaspillages de ces États-taifas, de leur politique de versement de contributions financières pour se garantir la neutralité des royaumes chrétiens.

Alberto Canto Garcia, pour sa part, analyse le système monétaire et la fonction de la monnaie dans le monde-*taifa*, ses similitudes et différences et la circulation monétaire. Une leçon à retenir.

La cinquième partie de cet ouvrage : *La société*, rédigée par Maria Luisa Avila Navarro (p. 301-395), étudie les composantes de la population, les familles des notables des diverses villes d'al-Andalus, la vie privée, son cadre, ses cérémonies, ses fêtes religieuses.

La sixième partie : *La religion*, abordée par Maribel Fierro (p. 399-496), dresse, de façon remarquable, un tableau de l'unité religieuse, des devoirs religieux, des dévotions et des pratiques réprouvées; elle présente l'école malikite et les autres écoles de droit ainsi que la théologie de l'époque. L'auteur s'attarde sur les polémiques religieuses et bien d'autres questions théologiques. Cette époque est illustrée par la polémique entre Ibn Ḥazm et al-Bāḡī. L'hétérodoxie s'y manifeste dans le zāhirisme, le mu'tazilisme, la doctrine d'Ibn Masarra, le ḥārīḡisme et le šī'isme. Mystique, agnosticisme, théologie, logique et philosophie, astrologie et alchimie sont synthétisés avant l'étude plus détaillée de deux cas : Abū 'Umar al-Ṭalamankī et Ibn Ḥātim al-Ṭulayṭulī. L'auteur consacre alors un chapitre aux relations entre l'islam et les autres religions, aux polémiques contre le judaïsme et le christianisme, à l'apostasie et aux conversions.

La vie intellectuelle fait l'objet de la septième partie (p. 497-584), divisée en deux thèmes, l'activité intellectuelle traitée par Manuela Marín, et la science par Juan Vernet et Julio Samsó. Manuela Marín présente la science en al-Andalus : sciences islamiques et sciences profanes, des sciences coraniques à la tradition prophétique, au droit (*fiqh*), à la théologie et à la philosophie, l'ascétisme et la mystique, la langue arabe. L'auteur aborde la transmission et la diffusion des connaissances, les méthodes de connaissance et de transmission des savoirs, les lieux d'enseignement, les livres et les bibliothèques, l'activité intellectuelle dans les royaumes de *taifas*, le mécénat officiel. Ce sont là de très riches pages, que complètent heureusement celles de Juan Vernet et Julio Samsó sur l'histoire des sciences proprement dites : en premier lieu, le développement des mathématiques, la formation d'une astronomie spécifiquement andalouse, par la création d'instruments, de tables et l'innovation théorique sur le plan de l'astronomie. Suivent des pages fort savantes sur les sciences appliquées : l'alchimie et la mécanique, la pharmacologie et l'agronomie.

La huitième partie : *Manifestations artistiques* (p. 587-716) aborde la littérature par Teresa Garulo, l'art par Basilio Pavon Maldonado. Teresa Garulo s'intéresse à la littérature arabe et la littérature d'al-Andalus, discernant quatre périodes littéraires : celle héritée du califat, les auteurs de la guerre civile (*fitna*), la première époque des royaumes de *taifas*, et l'époque d'al-Mu'tamid. Suivent une présentation de la prose au XI^e siècle, un exposé sur la poésie strophique et les divers genres littéraires. B. Pavo Maldonado, partant de l'approche de la ville arabe à travers les sources écrites arabes et chrétiennes, décrit les structures architectoniques de Granada, d'Almeria, de Malaga, Badajoz, Denia, Alpuente, Niebla, celles des palais, des mosquées, des bains et des arts décoratifs.

Cet ouvrage très bien illustré s'achève par une bibliographie et un index alphabétique.

Vincent LAGARDÈRE
(Université de Bordeaux III)

Francisco FRANCO SÀNCHEZ, *Vías y defensas andalusíes en la Mancha oriental*. Institut de Cultura Juan Gil-Albert (Diputació d'Alacant), Alicante, 1995. 21,5 × 13,5 cm, 402 p.

Importante étude sur cette région centrale de la péninsule Ibérique (actuelle province d'Albacete et territoires intérieurs de celles d'Alicante, Murcie, Valence et Cuenca), à l'époque musulmane (« andalusí », d'al-Andalus), fort peu connue des historiens et étudiée par le médiéviste et arabisant Francisco Franco-Sánchez, de l'université d'Alicante, avec une méthodologie pluridisciplinaire très féconde, basée sur la convergence des réseaux routiers et des réseaux militaires.

Le principe ou modèle opératoire qui est à l'origine de cette approche historique peut être simplifié de la façon suivante : les voies et chemins sont tout autant des lieux de transit (« *vías* ») que des structures de contrôle militaire (« *defensas* »); chemins et forteresses forment un réseau de présence du pouvoir politique, qui y exerce ainsi son action; ceci manifeste l'essence urbaine du pouvoir politique musulman, même dans les vastes espaces peu peuplés, mais sillonnés par ces réalités matérielles décelables par l'archéologie, la toponymie ou les textes historiques. La vision d'ensemble de ces structures met en relation ces différents éléments d'époque islamique, en enrichit la connaissance par leur complémentarité mutuelle dans le système des espaces et donne un sens plus profond à la variété de ces éléments du réel.

Cet effort de compréhension nouvelle de l'histoire d'al-Andalus correspond à un profond renouveau des méthodes, ce dernier quart de siècle, spécialement au Šarq al-Andalus (Levant de la péninsule Ibérique). Cet effort rénovateur, qui a des origines méthodologiques variées, a été très bien présenté récemment par Thomas F. Glick (*From Muslim fortress to Christian castle. Social and cultural change in medieval Spain*, Manchester - New York, 1995), qui affirme très justement que « historiographical debates and polemics, many of which are discussed in this book, though frequently self-serving, have the positive result of forcing a higher level of theorisation » (p. xv), même si parfois le professeur américain tranche trop vite dans des débats encore ouverts et ne voit pas la richesse des apports variés, qui ne souffrent pas encore de synthèses hâtives, surtout dans des sujets où il n'a pas d'affinités scientifiques... ou personnelles.

L'approche spatiale de l'histoire arabe, que pratique le professeur Franco-Sánchez dans son livre — issu de sa thèse, à l'université UNED, de Madrid —, a des antécédents, dont les travaux de l'arabisant, historien et philologue J. Olivier Asín (voir *Historia del nombre « Madrid »*, 1959; réimpression 1991, avec préface de María Jesús Rubiera). Pour le Šarq al-Andalus, c'est le professeur M.J. Rubiera qui avait appliqué la méthodologie d'Abilio Barbero et Marcelo Vigil (*Sobre los orígenes sociales de la reconquista*, 1979) concernant la Via romaine d'Astorga à Bordeaux à l'étude de la Via Augusta romaine et arabe qui unit Rome et Cadix, tout au long de la côte méditerranéenne, en y ajoutant l'étude toponymique arabe du tracé de cette voie, spécialement au sud du Šarq al-Andalus (*Villena en las calzadas*